des ouvriers anglais et surtout américains. " Elle ne vas pas, nous dit M. Waxweiler, sans un important dégagement d'énergie vitale et surtout ne se rencontre que chez des hommes appartenant à une classe socialement avancée. C'est pourquoi il n'a pas suffi, par exemple, d'établir à Trieberg la fabrication mécanique des montres pour voir les horlogers de la Forêt-Noire égaler leurs concurrents d'Amérique, ni de confier aux Irlandais les métiers rapides à tisser la laine pour obtenir d'eux le rendement des travailleurs anglais. C'est pourquoi encore les industriels gantois qui ont transporté leurs tissages de coton à la campagne sont loin de constater, chez les paysans, la productivité de l'ouvrier des villes. N'a-t-il pas été établi, en 1878, que par suite du manque d'habileté des fileurs de coton d'Allemagne, leur filage devait s'arrêter pendant 10 0/0 de la journée pour nouage de fils cassés, alors que cette perte ne se montait en Angleterre qu'à 5 0/0, malgré une vitesse de fuseaux de 10 0/0 plus élevée ? "

C'est-à-dire que sous l'influence du milieu, de l'entraînement résultant d'une émulation professionnelle très vive, l'ouvrier arrive à déployer toute la force physique et toute l'attention qu'il a en lui. " Nous avons entendu souvent, écrit un journal anglais cité par notre auteur belge, le *Cotton factory times*, nous avons entendu souvent des fileurs de coton se plaindre d'être surmenés de telle sorte qu'ils ne pouvaient supporter de nourriture ni prendre de repos ; leur existence leur paraît intolérable. Après avoir quitté les usines le soir, on les voit se diriger vers les endroits où ils peuvent apaiser leur soif ; la boisson précède la nourriture qui n'est pas désirée par un corps fatigué et surchauffé, ni par un esprit obsédé par les rudes difficultés qui entourent l'ouvrier à son labeur. Il n'est pas rare du tout d'entendre des jeunes hommes d'environ trente ans déclarer qu'ils sont épuisés par les métiers compliqués et les vitesses rapides..... Peu de gens croiront ces choses ; elles n'en sont pas moins vraies et chacun peut les contrôler dans la grande majorité des filatures. "

Aux Etats-Unis la situation est encore plus tendue. M. Waxweiler cite un filateur de soie d'Angleterre qui, apprenant qu'un de ses concurrents d'Amérique venait d'installer des machines à 7,200 tours au lieu des machines d'usage courant qui en donnent 5,000, s'écriait : " Jamais je n'oserai faire cela ! mes ouvrières

n'ont pas assez de force nerveuse (*nerve power*) pour une pareille vitesse ; si je leur imposais ces machines, elles prendraient la fuite ! " Et actuellement, ajoutait-il, on atteint 13,000 tours par minute. A Lowell, dans le Massachusetts, une tisserande dirige huit métiers battant 240 coups à la minute.

Ceci doit servir d'abord à montrer aux ouvriers à quel prix sont obtenus ces salaires qui sont pour eux un objet d'envie et ensuite à faire comprendre que cette production si intense, belle de loin et dans les statistiques, est payée trop cher puisqu'elle use et qu'elle détruit prématurément ceux qui la fournissent. Peut-on désirer une production individuelle aussi grande lorsqu'elle doit être achetée par de tels excès de travail et une telle ruine du travailleur ? Et peut-on blâmer les ouvriers du continent qui préfèrent moins de commodités et de bien-être dans leur intérieur, moins de superflu si l'on veut, pour n'avoir pas à l'acheter par un travail aussi épuisant ?

Ce qui décide les ouvriers anglais et américains à accepter de tels travaux, ce sont les besoins qu'ils se sont faits, auxquels il ne peut être pourvu qu'avec des salaires élevés. Le mobilier d'un ouvrier anglais, et surtout d'un ouvrier des Etats-Unis, est bien au-dessus de ce qu'imagine un ouvrier français ; de même pour la nourriture. Les économistes de ces deux pays sont fiers d'un tel résultat ; ils vous diront avec orgueil que la viande fait partie du nécessaire de l'ouvrier anglais et non du nécessaire de l'ouvrier du continent, ce qui établit une immense supériorité du premier sur le second. Ils regarderont avec mépris l'ouvrier qui préférera moins de superflu, disons même de bien-être pour n'être pas soumis à un travail aussi épuisant. Avoir de nombreux besoins et consentir, pour y faire face, à exécuter le travail le plus intense, voilà pour eux le modèle à propager et le but où doit tendre toute population laborieuse.

Discuter la valeur de cette doctrine serait assez long et plutôt du ressort de la philosophie que de l'économie sociale ; qu'il nous suffise de tirer des faits qui viennent d'être cités une conclusion à l'usage des ouvriers du continent.

Ceux-ci ou plutôt ceux qui les mènent et dont ils écoutent trop docilement la voix, réclament sans cesse des augmentations de salaires ; il est convenu que les salaires actuels sont trop faibles, qu'on ne saurait trop les accroître, alors que

le coût de la vie ne s'accroît pas pour ces mêmes ouvriers et, volontiers, ils citent comme comparaison les salaires anglais ou américains.

Sans chercher si l'écart entre ces salaires et ceux de l'ouvrier du continent (duquel encore ? il y a un abîme entre ceux de métiers différents et surtout de régions différentes ; peut-on comparer les salaires des ouvriers d'art parisiens et celui des journaliers bretons ou de la Lozère ?) est bien celui qu'indiquait l'économiste américain cité au début, il suffit de poser aux ouvriers réclameurs cette question : Etes-vous disposés à accepter le travail excessif qu'exécutent ces ouvriers anglais et américains si chèrement payés ? Nous avons vu dernièrement une corporation parisienne se mettre en grève pour obtenir une augmentation de salaire et cependant son travail était de ceux qui ne sont pas intenses ni susceptibles de croître comme production : il s'agit des employés de la Compagnie des omnibus : cochers, conducteurs, palefreniers. Et cette tendance est celle de bien d'autres corps d'états ; les hauts salaires, on les réclame avec véhémence, mais le travail plus grand qui devrait en être la suite ne se rencontre pas ; on rencontre plutôt la disposition contraire.

En faut-il donner un exemple ?

Prenons une profession dont les ouvriers, et avec certaine raison, se regardent comme une élite : les charpentiers. Là, il dépend de l'ouvrier de faire plus ou moins de travail en une heure, ce qui ne se peut partout : un cocher d'omnibus qui doit accomplir une course de... en cinquante minutes, produira nécessairement un travail toujours le même et ainsi en sera-t-il de tous les cochers : ils feront la même course dans le même temps. Pour les charpentiers, il est autrement ; le travail produit varie avec chaque ouvrier ; chacun d'eux suivant sa capacité et aussi suivant ses dispositions fera plus ou moins d'ouvrage. Or, depuis vingt ans, à Paris, le salaire a fort augmenté et en même temps la production a décliné. Le salaire était en 1872, de 0 fr. 60c. l'heure ou 6 fr. par jour ; il était, en 1880, de 0 fr. 80c. à l'heure ou 8 fr. par jour et les ouvriers se mettaient en grève en 1881 pour obtenir 0 fr. 90c. l'heure, prix qui, sur leur demande et malgré les objections des patrons, a été mis dans la *Série* de la Ville. Et le travail avait-il augmenté à proportion ? Voici, à ce sujet, ce que déclarait, dans l'enquête de 1884, la dernière sur la matière, un patron, un ancien ouvrier,